N° 16 DEUXIÈME ANNÉE 20 Août 1898

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous invitons particulièrement nos Abonnés en retard à s'acquitter le plus tôt possible ou bien à nous indiquer la date et le mode de recouvrement qu'ils préfèrent. Nous leur serons reconnaissants de vouloir bien tenir compte de cet Avis, afin de nous dispenser des frais inutiles du recouvrement par la poste.

L'ADMINISTRATION.

Souscriptions reçues pour la célébration du cinquantenaire du Spiritisme.

Liste précédente.	42	francs
L. M.	1	»
M. T.	3	»
A. B. et E. B.	2	»
Total. . .	48	»

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

(La plus grande joie que puisse éprouver un penseur altruiste, n'est-ce pas de donner, à ceux dont il a *charge d'âme*, l'aliment spirituel qui convient le mieux à leurs aspirations. Or, ce bonheur est aujourd'hui le nôtre, et il nous a été rarement donné d'offrir à nos lecteurs un aliment moral aussi réconfortant, aussi complet que la sublime doctrine qui est exposée dans *Christianisme et Spiritisme*, de M. Léon Denis, ouvrage tout de science profonde et de lumineuses vérités.

Nous pensions satisfaire à notre conscience en reproduisant plus loin, à la *Bibliographie* l'Introduction de cet ouvrage, afin que le lecteur puisse, par son propre jugement, se rendre compte de l'élévation des sentiments qui ont animé notre maître incontesté dans le cours de l'élaboration du grand œuvre qu'il vient de soumettre au public; mais depuis que nous connaissons cette œuvre tout entière, notre première intention ne suffit plus à notre conscience.

La joie que nous avons éprouvée nous impose le devoir de la faire partager à nos lecteurs; c'est pourquoi nous reproduisons ici *in extenso* les Conclusions du remarquable travail de M. Léon Denis. Sans aucun doute, nos lecteurs estimeront, comme nous, combien ces pages, empreintes de l'éloquence la plus vraie, sont utiles au triomphe de la grande cause que nous défendons.

Nous espérons que l'auteur vénéré qui vient d'édifier *Christianisme et Spiritisme*, ce monument des plus remarquables par l'autorité de la science qu'il renferme et la puissance de la lumière qu'il est appelé à répandre dans les intelligences et dans les âmes, nous pardonnera l'indiscrétion de cet emprunt. Celui-ci, du reste, est justifié ou du moins excusé par l'imposante

unanimité des désirs de réalisations harmonieuses et de Progrès qui animent tous les hommes de bonne volonté.

Cet ouvrage considérable, bien que d'un prix modeste (1 vol. in-18, 418 p., 2 fr. 50 *franco*) devrait être dans toutes les mains : des initiés, pour les pénétrer du véritable esprit qui doit les animer ; des profanes, afin de leur faire comprendre les splendeurs intellectuelles et morales de notre incomparable doctrine. — BEAUDELOT.)

L'observation des phénomènes spirites, d'une part, les enseignements des Esprits, de l'autre, nous ont dévoilé les vérités profondes qui forment la base du christianisme primitif et de toutes les grandes religions du passé. La lumière s'est faite sur des actes de la vie du Christ jusqu'ici enveloppés de mystère. En même temps, la pensée de Jésus s'est révélée tout entière ; la grandeur de son œuvre nous est apparue.

Jésus n'est pas un fondateur de dogmes, un créateur de symboles : c'est l'initiateur du monde à la religion de l'amour, au culte du sentiment. D'autres ont appuyé la croyance sur l'idée de justice. La justice ne suffit pas ; il faut la charité, l'amour des hommes, la patience, la douceur, la simplicité. C'est par là que le christianisme est supérieur et impérissable, et que tous ceux qui aiment l'humanité peuvent se dire chrétiens, même quand ils se séparent de la tradition des Eglises.

La religion de Jésus n'est pas exclusive. Elle unit toutes les âmes croyantes par un lien commun ; elle relie tous les êtres qui pensent, sentent, aiment et souffrent, dans un même embrassement, dans une même communion d'amour. C'est la forme simple et sublime qui va droit au cœur, émeut et grandit l'homme, lui ouvre les routes sans fin de l'idéal. Cet idéal de fraternité et d'amour, il a fallu dix-huit siècles pour le faire comprendre, pour le faire pénétrer dans la conscience de l'humanité. Il y est entré peu à peu, sous des formes souvent vagues et confuses, mais qui contiennent le germe de toutes les transformations sociales.

En affirmant le droit de tous à participer au « royaume de Dieu », c'est-à-dire à la vérité et à la lumière, Jésus a préparé la régénération de l'humanité ; il a posé les jalons de la révélation future. Il a fait entrevoir à l'homme l'étendue de ses destinées, la possibilité de s'élever jusqu'aux sphères divines, par les chemins de l'épreuve et de la douleur, par les voies du travail et de la foi.

Le Christ a fait plus encore. Par les manifestations dont il était le centre et qui se continuèrent après sa mort, il avait rapproché deux humanités, celle visible et celle invisible, humanités qui se pénètrent, se vivifient, se complètent l'une par l'autre. L'Eglise les a séparées de nouveau ; elle a brisé la chaîne qui unissait les morts aux vivants. Réduite à ses propres inspirations, livrée à des courants d'opinions contraires, à tous les souffles des passions, elle n'a plus su discerner et interpréter la vérité. La pensée de Jésus s'est voilée ; l'ombre s'est faite sur le monde, cette ombre épaisse du moyen âge, dont l'influence pèse encore sur nous.

Mais, après des siècles de silence, le monde invisible s'ouvre de nouveau ; il s'éclaire, il s'ébranle jusque dans ses profondeurs. Les légions du Christ et le Christ lui-même sont à l'œuvre. L'heure de la nouvelle dispensation a sonné.

Cette dispensation, c'est le Spiritualisme moderne. Le voici qui se dresse avec le faisceau de ses découvertes, avec la multitude de ses témoignages, avec l'enseignement de ses Esprits. Les colonnes du temple qu'il élève à la pensée montent peu à peu et s'exhaussent. Il y a vingt ans, ce n'était encore qu'une construction chétive. Et voyez ! c'est déjà un édifice moral, sous les voûtes duquel des millions d'âmes ont trouvé un asile au milieu des orages de la vie. La foule de ceux qui peinent et souffrent tourne vers lui ses regards. Tous ceux pour qui l'existence est lourde, tous ceux qu'assiègent les noirs soucis, que guette la désespérance, y trouveront le soutien, la consolation. Ils y apprendront à lutter avec courage, à dédaigner la mort, à conquérir un avenir meilleur.

Les penseurs, les nobles esprits qui travaillent pour l'humanité, y trouveront les moyens de réaliser leur idéal de paix et d'harmonie. Car il n'y a qu'une foi puissante, une croyance forte, reliant les âmes, qui puisse préparer l'harmonie universelle. On peut déjà prévoir que c'est le Spiritualisme moderne qui la réalisera. Il a plus fait pour cela en cinquante ans que le catholicisme en plusieurs siècles. A l'heure présente, il est

répandu sur tous les points du globe. Ses adeptes, dont le nombre ne se calcule plus, se saluent tous du nom de frères. Une littérature considérable, des centaines de journaux, de groupes, de fédérations, sont les manifestations de sa vie grandissante.

Fort de son passé lointain, qui est celui de l'humanité, sûr de son avenir, le spiristime se dresse en face des doctrines sans bases et du scepticisme chancelant. Il avance avec résolution dans la voie ouverte, en dépit des obstacles et des oppositions intéressées, certain du triomphe final, parce qu'il a pour lui la science et la vérité !

***

Le Spiritualisme moderne, redirons-nous en terminant, ne nous offre pas un système nouveau venant s'ajouter à d'autres systèmes ni un ensemble de théories vaines ; il nous apporte le véritable secret de notre élévation et de notre régénération.

C'est un acte solennel du drame de l'évolution humaine qui commence ; c'est une révélation qui illumine à la fois les profondeurs du passé et celles de l'avenir, qui fait surgir de la poussière des siècles les croyances endormies, les anime d'une flamme nouvelle et les fait revivre en les complétant.

C'est un souffle puissant qui descend des espaces et court sur le monde ; sous son action, toutes les grandes vérités se réveillent. Majestueuses, elles émergent de l'obscurité des âges, pour jouer le rôle que la pensée divine leur assigne. Les grandes choses se fortifient dans le recueillement et le silence. Dans l'oubli apparent des siècles, elles puisent des énergies nouvelles. Elles se replient sur elles-mêmes et se préparent aux grandes tâches futures.

Au-dessus des ruines des temples, des civilisations éteintes et des empires écroulés, au-dessus du flux et du reflux des marées humaines, une grande voix s'élève ; et cette voix s'écrie : *Les temps sont venus, les temps sont arrivés!*

Des profondeurs étoilées, des légions d'esprits descendent sur la terre pour combattre le combat de la lumière contre les ténèbres. Ce ne sont plus les hommes, ce ne sont plus les sages, les philosophes, qui apportent une doctrine nouvelle. Ce sont les génies de l'espace qui viennent parmi nous et soufflent à notre pensée les enseignements qui doivent régénérer le monde. Ce sont les Esprits de Dieu ! Tous ceux qui possèdent le don de clairvoyance les aperçoivent, planant au-dessus de nous, se mêlant à nos travaux, luttant à nos côtés pour le rachat et l'ascension de l'âme humaine.

De grandes choses se préparent. Que les travailleurs de la pensée se lèvent, s'ils veulent participer à la mission que Dieu offre à tous ceux qui aiment et servent la vérité.

Léon Denis.

DU ROLE DE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ

Le relèvement moral de la femme doit préparer la descente de l'esprit divin ; c'est la réalisation pratique qui découle de la venue de l'esprit.

La descente du divin féminin, du principe de l'amour, sur la femme a un sens réel qui correspond au sens abstrait. Les figurations mystiques, les symboles, les idées spéculatives se transposent dans le plan matériel. Un résultat pratique en ressort : ici, c'est le relèvement moral de la femme.

La Révolution sociale et religieuse qui déjà se dessine sous nos yeux repose tout entière sur la femme.

Spirituellement parce que la femme personnifie l'élément féminin, matériellement parce qu'il ne s'agit point d'une Révolution intéressant le présent seul ; mais d'un profond mouvement d'évolution qui va vers l'avenir.

C'est la femme qui est le berceau de l'avenir, parce que c'est elle qui tient l'enfant et qui prépare l'homme futur.

Si Dieu a réparti à l'homme les œuvres de la force et de l'intelligence, il a donné à la femme l'œuvre sublime de mettre au monde l'enfant, de lui former un corps de sa chair, de le nourrir de son lait et, chose encore plus belle, de lui donner avec la vie physique la vie morale et intellectuelle.

Rôle tout d'amour, la femme est le doux intermédiaire qui, peu à peu, initie le jeune être à la vie. Sa tâche est admirable, la femme n'est

vraiment grande que par la maternité, et si parfois il lui est permis de prétendre aux œuvres masculines, ces œuvres ne sont vraiment fécondes que si, directement ou indirectement, un souffle maternel les anime.

L'équilibre parfait de la femme est dans sa maternité, elle est faite matériellement et moralement pour recevoir les germes et pour les développer. Germes d'êtres ou germes de pensées. Ce qu'elle reçoit au doux foyer de son âme elle le fait éclore et grandir et le rend paré des formes de l'amour.

Elément passif dans la création, elle est le réceptacle de la vie, réceptacle sacré trop souvent profané.

Ni inférieure, ni supérieure à l'homme, la femme lui est équivalente. De leur union résulte l'harmonie du monde, et chacun d'eux prend au mouvement général une part aussi grande. Différents d'attributions ils équilibrent la vie, leurs deux natures associées, en se complétant, permettent le progrès et le réalisent dans l'enfant.

C'est pourquoi la famille se trouve toujours être le grand facteur de toute réforme sociale ; elle est la base de la société et c'est la femme seule qui peut par son rôle au foyer domestique dont elle est l'élément stable, maintenir intacte cette base sociale et permettre à l'homme d'édifier la grandeur de ses destinées.

Tout ce que les hommes peuvent dire ou écrire contre le mariage pour le condamner, dans son principe, et pour prêcher l'amour libre est une folle utopie.

C'est, sous le prétexte de la liberté, déguiser l'égoïsme brutal qui ne cherche que la satisfaction des instincts et qui ne se soucie ni des destinées de l'homme, ni des devoirs, ni des sacrifices qu'il doit accomplir pour le bien social.

Les êtres ne sont pas appelés à la vie pour goûter des plaisirs et des sensations agréables; mais pour coopérer au plan général de la nature, pour participer aux œuvres de l'intelligence divine.

Leurs caprices ou leurs fantaisies ne peuvent s'élever contre les lois éternelles et les transgresser.

Soumis à des causes [sublimes, l'homme ne peut les enfreindre sans amener dans la vie sociale des troubles dont il est le premier à souffrir. Toute loi particulière disparaît devant l'intérêt général. Toute vie individuelle subit la vie universelle.

Toute personnalité s'efface devant la collectivité. Toute existence humaine est solidaire des générations passées et des générations futures. La création est un perpétuel devenir; la nature se perpétue par des germes. Toute œuvre humaine repose sur l'Enfant.

Or, l'enfant peut-il vivre loin du foyer? Peut-il, dans le hasard des unions passagères, trouver le milieu harmonique nécessaire à sa faiblesse?

Est-ce, lorsque la femme sera considérée comme un simple objet de plaisir, et que, avilie, dégradée elle sera déchue de sa dignité de femme, qu'il trouvera en elle la noble initiatrice?

Est-ce, dans le mariage moderne, presque toujours un divorce, qu'il rencontrera ce milieu de mutuelle affection, cette école de courage, d'abnégation réciproques dont l'influence impérissable et sainte le fera grand et fort.

L'homme ne s'occupe guère, dans les lois qu'il a instituées pour établir la famille, que de ce qu'il croit son intérêt ou son plaisir; nullement du résultat de ces lois et du faux équilibre social qui en résulte, et qui pèse tout d'abord sur l'enfant et sur la femme.

La femme, considérée comme un luxueux bibelot, un hochet coûteux ou comme un comparse obligatoire dans les intérêts sociaux, consomme la ruine de la société dont elle a la garde.

Privée de son grand et noble rôle, elle devient un être instinctif et impulsif d'autant plus dangereux que toute sa puissance réside dans l'amour.

Autant, chez elle, l'amour est pur, élevé et profond, autant elle devient capable d'accomplir de grandes choses.

Autant il est trouble et malsain, autant elle rend autour d'elle toute chose ténébreuse et mauvaise.

Nature passive, elle reflète le milieu qui l'entoure, incarne le bien ou le mal avec une force qui est en rapport avec sa nature, et chez elle le sentiment dominant presque toujours la raison la porte à recevoir profondément les empreintes que l'on imprime dans son âme.

C'est pourquoi, plus facilement accessible aux défaillances morales que l'homme, elle se relève aussi plus facilement, si un grand sentiment vient à l'animer.

C'est par elle que tout mouvement ascendant doit commencer ; c'est en honorant la Mère, la gardienne du foyer, que peu à peu l'édifice social sortira de ses ruines.

Pour cela, il ne faut pas imposer des lois, créer des codes et ne rien changer au courant des idées habituelles. Ce qu'il faut, c'est réformer la morale. Du sentiment moral la loi se forme naturellement et dure; *les lois n'ont de force sur les individus qu'en traduisant un sentiment vrai et général* et le mariage n'aura pas besoin de lois pour exister et pour être respecté, du jour où le respect du mariage sera dans les cœurs.

Ce n'est point en édictant des pénalités que se réformera la famille; c'est en ayant le désir sincère de son relèvement, en flétrissant énergiquement l'adultère au lieu d'en rire avec légèreté ou de le glorifier; c'est en faisant du mariage, non la juxtaposition hâtive de deux intérêts pécuniaires, mais l'union librement consentie de deux êtres qui s'associent pour porter en commun les peines de la vie et pour s'aider mutuellement.

C'est en *adoucissant le sort des classes pauvres* afin que le mariage ne soit plus dissous par la misère, que la femme puisse rester dans son intérieur à élever ses enfants sans recourir au labeur de la fabrique et de l'atelier; c'est en entourant la femme indigente de soins prévoyants aux crises douloureuses de la maternité, afin que le petit être ne soit pas pour le pauvre ménage un chagrin, mais une joie. C'est en ne méprisant point la fille-mère, mais en la relevant par la maternité, en lui rendant facile la tâche d'élever son enfant et d'être digne plus tard d'avoir elle aussi un foyer. Enfin, c'est en cultivant chez la jeune fille l'esprit familial, en lui faisant aimer sa destinée par le respect du mariage et par la grandeur du rôle que Dieu lui confiera un jour en lui donnant des enfants.

La sociéte se meurt du désagrègement de la famille l'homme et la femme y ont travaillé l'un et l'autre, l'homme peut-être plus que la femme parce que, plus libre et moins passif, il est plus responsable, et l'un et l'autre ont perdu le bonheur.

Le bonheur s'est enfui dès que l'adultère et le divorce sont venus s'asseoir au foyer; du jour où l'enfant, né dans la discordance d'un ménage mal assorti ou d'une union passagère est devenu le jouet d'une éducation qui n'a ni les exemples du cœur, ni les leçons profondes de l'entente de deux âmes.

Et la famille voit sombrer, avec la dignité de ses chefs, le respect et les fortes vertus. Une jeune génération désenchantée, sceptique, étriquée, petite de vue et de caractère, s'étend comme une mousse desséchée sur les vieilles ruines sociales.

Les âmes s'aigrissent, le mal se propage, une lassitude générale pèse, l'écœurement monte aux lèvres, et chacun se sentant seul, goûte les fruits amers de la mort.

Et cependant l'élément divin plane toujours sur le monde; ces deux peuples ennemis, l'homme et la femme, qui se regardent avec défiance peuvent encore se réconcilier.

Les femmes, surtout, veulent autre chose que cette vie qui leur est faite; elles ont poussé un cri de revendication; celles qui n'ont pas voulu être de vains jouets ou qui se sont senties impuissantes, au milieu des difficultés de la lutte pour la vie à réaliser pour elles ou pour les autres le foyer familial sont devenues hommes, et peu à peu vont à la conquête des places réservées à ceux-ci.

Ce signe des temps serait un irréparable malheur s'il devenait une loi générale, il rendrait irrémédiable le grand divorce; la femme y perdrait sa mission, toute de grâce et d'amour, il tarirait pour elle la source du divin féminin.

Heureusement que ces femmes revendicatrices travaillent en réalité pour donner à leurs sœurs un foyer, qu'elles sont et seront des exceptions et qu'elles préparent, par le relèvement de la femme, le règne du divin féminin, de l'amour.

Et ce divin féminin régnera dans sa plénitude le jour où l'épouse et la mère, l'ayant reçu dans son âme, en pénétrera l'enfant bercé sur ses genoux et le fera rayonner dans sa demeure, en étant l'image vivante de l'Eva céleste pour son mari et pour les siens.

F. Hardeley.

LE PÉCHÉ ET LE REPENTIR

L'homme ne peut pas commettre de péché CONTRE DIEU. L'homme commet le péché contre lui-même et contre ses semblables. Le repentir que demande Jésus n'est pas autre chose que le changement de notre vie *charnelle* en la vie *spirituelle*, dans NOTRE INTÉRÊT, POUR NOTRE BONHEUR, et non pour notre servitude et nos souffrances.

La preuve, preuve essentiellement philoso-

phique, que le repentir n'est pas ce que vous croyez, c'est que le repentir, le remords, sont involontaires. IL N'Y A PAS DE LIBRE ARBITRE POUR LE REPENTIR.

On se repent ou l'on ne se repent pas.

Il ne dépend pas de celui qui a commis un crime d'avoir ou de n'avoir pas de remords. Si cela dépendait de lui, il n'en aurait jamais !

L'habitude peut atténuer la faculté du remords; mais quelle en est la conséquence? Le bonheur, qui résulte du mal accompli, n'est que le bonheur du tigre déchirant sa proie ! Au lieu d'une âme qui monte, c'est une âme qui descend.

L'être d'exception, l'être *monstrueux*, qui n'a plus de conscience, qui est parvenu à étouffer la voix du remords, descend de sa dignité humaine, perd la marque *divine*, et devient moins qu'un animal, car l'animal ne descend pas : il demeure !...

Quand Jésus disait à ses contemporains : « *Vous êtes esclaves du péché* », c'était leur dire : « Quand vous faites le mal, *vous êtes vos propres dupes.* »

Nous répétons que Dieu n'est pas un monarque absolu, — *ici-bas*. Il est plutôt un monarque constitutionnel, et c'est l'humanité qui est son Parlement. Or, un Parlement uni, — d'accord avec le souverain, — fera toujours de la meilleure besogne que celui qui serait en désaccord avec lui.

Pourquoi le divin Créateur a-t-il volontairement restreint son rôle? Pourquoi a-t-il donné à l'humanité, cette liberté dont elle se sert parfois si mal, pourquoi ce monde *plutôt que rien du tout* (1)? Le jour où nous le saurons — que ce soit après la mort de chacun de nous ou après la mort de tous, — ce jour-là, j'en ai la conviction, nous serons pénétrés de reconnaissance, d'admiration et d'adoration.

Nous sommes actuellement, comme des enfants de six ans, auxquels on donnerait à résoudre un problème d'algèbre. Attendez que l'enfant ait grandi, mais niera-t-on l'algèbre sous prétexte que l'enfant ne comprend pas ? Dieu est ÉVIDENT; les négations contemporaines n'attaquent que ses attributs et le rôle que l'humanité lui a fait jouer dans le passé.

Le Fils de Dieu, c'est-à-dire Celui qui l'a connu le mieux, nous dit : « Soyez parfaits comme Votre Père céleste est parfait. »

Je m'en rapporte à la parole de Jésus-Christ, et je comprends que ma misère, ma petitesse et mon imperfection ne puissent pas juger — même approximativement — cette chose immense : *DIEU !*

Aussi, quand je dis : « Je crois en Dieu », je n'exprime pas suffisamment ma pensée. Volontiers m'écrierais-je : JE CROIS A *PLUS* QUE DIEU !

La croyance que sa Toute-Puissance, sur la terre, est en raison directe de notre volonté, se concilie avec le principe de la liberté humaine, elle élève l'homme, elle augmente la responsabilité collective, elle nous montre nettement la route à suivre.

Il y a de nombreux passages de l'Evangile dans lesquels Jésus exprime cette pensée, clairement, catégoriquement, irréfutablement :

« Vous ne pouvez venir à moi si Dieu ne le permet pas, si DIEU NE VOUS *tire pas* A LUI. »

Voici quelques-uns de ces passages :

26. *Et ils demeuraient encore plus étonnés, se disant l'un à l'autre : Et qui peut donc être sauvé?*

27. *Mais Jésus, les regardant, dit : Aux hommes, cela est impossible, mais non pas à Dieu; car tout est possible à Dieu.*

(Saint Marc).

26. *Ceux qui l'écoutaient demandèrent : Et qui peut donc être sauvé ?*

27. *Il leur répondit : Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.*

(Saint Luc).

Or, il faut opter entre ces deux conclusions :

Ou bien, c'est le fatalisme dans toute son horreur et dans toute son erreur, et la conséquence en est l'irresponsabilité ABSOLUE.

Ou bien, Jésus a pris Dieu, dans le sens nouveau que nous vous indiquons, c'est-à-dire la masse des âmes, qui, unies pour le bien, ATTIRENT Dieu et *agissent sur l'individu* par influence.

Si vous considériez ces versets comme l'expression d'un fatalisme religieux, ce serait l'anéantissement de toute liberté, de toute responsabilité et de TOUT L'EVANGILE !

Dans l'esprit de Jésus, Dieu, *sur la terre*, est en NOUS.

Il semblerait que la petite partie de Dieu, qui a animé ce globe, et qui se développe, qui pousse de jour en jour, qui fait *boule de neige*, — si je puis ainsi parler, — tend à rejoindre la grande partie de Dieu qui est restée là-haut, et que nous, hommes, nous soyons les glorieux agents destinés à favoriser cette œuvre.

« Aide-toi ! le ciel t'aidera. » Aidons-nous,

(1). Au reste avant de se permettre de juger Dieu, ne conviendrait-il pas d'attendre d'avoir le dossier complet ?

aimons-nous les uns les autres, le Ciel nous aidera!... DIEU DESCENDRA! Dieu est la Force d'en haut que la force d'en bas attire, ou que *la faiblesse d'en bas repousse*.

Plus on est d'âmes UNIES, plus le total : DIEU est considérable. Une seule âme peut être assez forte pour se joindre à Dieu sans secours, pour *naître une seconde fois*, sans auxiliaire, mais, si elle n'est pas assez forte, et si elle désire changer de vie, elle doit faire appel au secours d'autres âmes.

Ce n'est pas pour rien que Jésus recommande de se *réunir*.

Prenez une âme neutre, n'est-il pas évident que, mise en contact avec des charnels, elle s'enlizera dans la chair ? Mettez-la en contact avec des spirituels, et elle deviendra Esprit.

Les bonnes pensées sont déjà de bonnes œuvres. Telle bonne pensée, qui n'aboutit pas à une action généreuse, de la part de celui qui l'a conçue, peut susciter cette noble action chez un autre, par la création du microbe spirituel. La bonne pensée c'est l'œuf, et cet œuf créé par nous, peut aller germer dans un autre cerveau, véhiculé par le fluide invisible!...

Le jour où le Christ est mort sur la Croix, son âme, en remontant au Ciel, a laissé dans l'espace de la poussière de Dieu, poussière idéale, qui contenait les germes de la divine Pitié!...

D'âme en âme, de génération en génération, l'Idée Chrétienne s'est propagée... Les hommes sublimes furent les bons jardiniers de l'Arbre de Vie, et l'Arbre est devant nous, magnifique et robuste.

Ce n'est plus cette fleur embaumée, qui s'appelle : *la charité*, qu'on va y cueillir, désormais ; c'est mieux, c'est ce fruit savoureux, incomparable, qui s'appelle la SOLIDARITÉ !...

Nous n'avons plus qu'à étendre la main pour le cueillir!...

ALBIN VALABRÈGUE.

VOIX DE L'AU-DELA

Une mère à sa fille qui venait d'exécuter avec une amie un morceau de musique : *la Prière*.

Vous m'avez fait bien plaisir toutes les deux ce soir en jouant cette Prière que j'aime tant. Et cependant, depuis que j'habite ce séjour de bonheur, je suis absolument plongée dans l'harmonie, j'entends les concerts de la nature, et cela est bien autrement beau que ces accents dus à la faible intelligence humaine. Je voudrais ce soir essayer de vous dépeindre cette vie bienheureuse des esprits et vous parler des beautés que nous contemplons et que nous comprenons.

Figurez-vous, mes amis, les paysages les plus grandioses, les merveilles les plus admirables, les harmonies les plus suaves, combinez tout cela en un tout homogène, ajoutez-y une lumière d'une pureté infinie, accumulez toutes les jouissances possibles, tous les plaisirs imaginables, et vous n'aurez encore qu'une bien faible idée de la somme de bonheur qui est notre partage. Plus d'occasions de larmes! plus de soucis, une paix inaltérable, un accord parfait entre nous tous, une communion d'idées que rien ne peut troubler : tel est notre partage.

Nous jouissons d'un bonheur infini, et ce qui augmente en nous la plénitude de cette jouissance, c'est la certitude que nous avons que ceux que nous aimons y arriveront à leur tour.

Oui, mes chéries! vous serez heureuses aussi un jour. Travaillez, priez, aimez Dieu. Ah! Dieu ! si vous saviez comme il est bon, comme il est paternel pour toutes ses créatures, vous feriez tout pour lui être agréable.

Voir Dieu, la perfection même, la bonté infinie, s'enivrer aux sources mêmes de la vie, lire dans le grand livre de la nature, assister à tous les mystères de la création, en comprendre tous les détails, quelle félicité pour la créature qui a combattu le bon combat !

Avoir lutté pendant des années sur la terre, avoir souffert, pleuré, gémi, s'endormir un jour du grand sommeil si redouté des humains, fermer les yeux aux tribulations de la vie et s'éveiller dans ces régions éthérées en face de la divine beauté!... Voir Dieu vous ouvrir ses bras et vous dire : Vous avez eu pitié des souffrants et des malheureux, vous avez aimé et prié ; venez recevoir votre récompense !

O félicité sans nom! ô bonheur incomparable! comment se fait-il qu'une âme puisse supporter un tel excès de bonheur? oh vous ! qui êtes encore sur la terre, ne soyez pas tristes quand l'épreuve se fait sentir, que votre âme conserve sa sérénité, élevez vos yeux vers le ciel et dites : « Pour ces quelques années de souffrance, Dieu me réserve une éternité de bonheur. » Comme cette pensée donne du courage, n'est-ce pas, mes

chères adorées? Ne vous sentez-vous pas animées d'une charité ardente à cette seule idée, qu'un verre d'eau donné au nom du Christ sera récompensé si royalement?

Esprit B.

TE SOUVIENS-TU ?

(*Suite et fin*)

IV. — *Angoisses.*

— Où fuir? dit l'ombre,
En couvrant de ses mains, sa face morne et sombre;
De mon passé l'effrayant souvenir
Vient de surgir
A mes yeux... là, dans l'ombre
O crainte!... A la clarté
D'un éclair irrité,
Je viens de voir mon âme... elle est toute trempée
Du sang d'Abel!...
Et d'orages enveloppée.
La voix de l'Eternel,
Je l'entends qui me crie, implacable et sévère :
« Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »
...Et moi qui tout à l'heure implorais la lumière;
Malheur!...
En quelle nuit profonde,
Fuirai-je, du Seigneur,
La voix qui gronde
Dans mon cœur?

Ah! pour m'y dérober, puissé-je
M'abîmer, m'engloutir et sombrer à l'instant
Dans cette *Nuit des nuits, dans la nuit du néant!*

V. — *Evocation.*

O pauvre estropié, mort de froid sous la neige!
Toi dont le souvenir, d'épouvante m'assiège;
Que ne puis-je savoir en quel endroit du ciel,
Chez l'Eternel,
Ton âme siège;
Vers-toi, malgré la nuit qui s'acharne à mes pas,
J'irais sur mes genoux, et te tendant les bras :
Pardonne!... Hélas! à quoi pensé-je?
Amère illusion;
Me pardonner!... toi, ma victime,
Quand par mon crime,
J'ai vingt fois mérité ta malédiction!

VI. — *Voici le jour.*

Au même instant le ciel plein d'affreuses ténèbres
Déchire en un clin d'œil tous ces voiles funèbres.
L'ombre frissonne, et sur son front chargé de nuit,
Voilà le jour qui luit.
O sainte vision, sublime, inattendue;
O foudre, dans son cœur, tout à coup descendue!
Là-haut dans les splendeurs où règne l'*Amour pur*,
Là-haut, vêtu d'aurore, et marchant dans l'azur
Un être radieux, au visage ineffable,
Regardait attendri la pauvre ombre coupable.

— Ah! cria celle-ci, je te reconnais, toi
Que j'ai chassé du toit
De ma demeure
Par le froid.

Hélas! depuis cette heure,
Si tu savais combien — ressentant à mon tour
Des maux que tu souffris l'inflexible retour —
Mon âme pleure!

Oh! je l'ai mérité, mon cœur te fut cruel,
Et du Ciel,
Il faut que s'accomplisse
La *Justice*.

Mais toi,
Toi, mon frère;
Contre moi,
Ne sois plus en colère;

Oh! non, ne le sois plus...

Et, si tu m'as maudit, quand là-bas sous la neige,
Tu mourus,
Sur la sphère d'angoisse, où plaintive, je siège,
Abaisse tes regards...
Que ma punition
Transforme dans ton cœur, ta malédiction
En un peu de clémence et de compassion!

O mon frère! mon frère,
Par Jésus
Au calvaire,
Pardonne-moi... dis-moi que tu ne m'en veux plus.

Ah! je respire,
D'ici,
Je te vois me sourire :

Merci! »

En haut, dans la lumière,
On entendit l'Esprit qui disait : « Notre père,
Qui êtes aux cieux,
De l'âme qui m'implore, agréez la prière
Ayez pitié de sa misère
Soyez, soyez miséricordieux. »

Et plus haut, bien plus haut, formidable, sévère,
La voix de l'Eternel,
Qui règne dans le Ciel
Et commande à l'Aurore,
Répondit : « Pas encore. »

VII. — *Ténèbres.*

Et, comme un vain songe qui fuit,
Tout rentra dans la sombre nuit.
Et tout en bas, au sein de l'horreur ténébreuse,

La pauvre ombre coupable, errante et malheureuse,
S'écria, consolée :
Ah! que je suis heureuse!...

Désormais
Ma souffrance
S'embaume d'Espérance,
Et d'un Dieu juste et bon, je bénis la sentence :

S'il a dit : « Pas encore; » il n'a pas dit : « Jamais! »

Au fond de l'ombre immense,
Que d'esprits malheureux!
O frères en croyance,
Prions pour eux.

E. Cannot,

Chauffeur-mécanicien.

BIBLIOGRAPHIE

Christianisme et Spiritisme, par Léon Denis, 1 vol. in-18, 418 pages, franco : 2 fr. 50.

Laissons M. Léon Denis exprimer lui-même les sentiments qui l'ont guidé dans l'exposé de la solution des grands problèmes qui fixent définitivement l'orientation morale du monde :

« Ce n'est pas un sentiment d'hostilité ou de malveillance qui a dicté ces pages. De la malveillance, nous n'en avons pour aucune idée, pour aucune personne. Quelles que soient les erreurs ou les fautes de ceux qui se recommandent au nom de Jésus et de sa doctrine, la pensée du Christ n'éveille en nous qu'un sentiment de profond respect et de sincère admiration...

« Une question se pose, question que beaucoup ont résolue par l'étude et la réflexion. Tout cet appareil qui frappe les sens et touche le cœur, toutes ces manifestations de l'art, la pompe du rite romain et l'éclat des cérémonies ne sont-ils pas comme un voile brillant qui cache la pauvreté de l'idée et l'insuffisance de l'enseignement? N'est-ce pas le sentiment de son impuissance à satisfaire les hautes facultés de l'âme, l'intelligence, le jugement et la raison, qui a poussé l'Église dans la voie des manifestations extérieures et matérielles?

« Le protestantisme, lui du moins, est plus sobre. S'il dédaigne les formes, le décor, c'est pour mieux faire ressortir la grandeur de l'idée. Il établit l'autorité unique de la conscience et le culte de la pensée, et, de degrés en degrés, de conséquences en conséquences, aboutit logiquement au libre examen, c'est-à-dire à la philosophie.

« Nous savons tout ce que la doctrine du Christ renferme de sublime ; nous savons qu'elle est par excellence la doctrine de l'amour, la religion de la pitié, de la miséricorde, de la fraternité entre les hommes. Mais la doctrine de Jésus est-elle celle que l'Église romaine enseigne? La parole du Nazaréen nous est-elle parvenue pure et sans mélange, et l'interprétation que l'Église nous en donne est-elle exempte de tout élément parasite ou étranger?

« Il n'est pas de question plus grave, plus digne de la méditation des penseurs, comme de l'attention de tous ceux qui aiment et cherchent la vérité. C'est là ce que nous nous proposons d'examiner dans la première partie de cet ouvrage, avec l'aide et l'inspiration de nos guides de l'espace, en écartant tout ce qui pourrait troubler les consciences, attiser les passions mauvaises, fomenter la division parmi les hommes.

« Ce travail, il est vrai, d'autres l'ont entrepris avant nous. Mais leur but, leurs moyens d'investigation et de contrôle différaient des nôtres. Ils ont moins cherché à édifier qu'à détruire, tandis que nous avons voulu, avant tout, faire œuvre de reconstitution et de synthèse. Nous nous sommes attaché à dégager de l'ombre des âges, de la confusion des textes et des faits, la pensée maîtresse, pensée de vie qui est la urcsoe pure, le foyer intense et radieux du christianisme, en même temps que l'explication des phénomènes étranges qui caractérisent ses origines, phénomènes toujours renouvelables, qui se renouvellent, en effet, chaque jour sous nos yeux, et peuvent s'expliquer par des lois naturelles. Dans cette pensée cachée, dans ces phénomènes jusqu'ici inexpliqués, mais qu'une science nouvelle observe et enregistre, nous trouvons la solution de ces problèmes suspendus depuis tant de siècles au-dessus de la raison humaine : la connaissance de notre véritable nature et la loi de nos destinées grandissantes.

« Une des plus fortes objections adressées par la critique moderne au christianisme, c'est que sa morale et sa doctrine de l'immortalité reposent sur un ensemble de faits dits « miraculeux », que l'homme, éclairé sur l'action des lois de la nature, ne saurait admettre aujourd'hui.

« Si des miracles, ajoute-t-on, ont pu être nécessaires autrefois pour asseoir la croyance en l'au delà, le sont-ils moins à notre époque de doute et d'incrédulité? Et d'ailleurs, à quelle cause attribuer ces miracles? Ce n'est pas, comme certains le prétendent, à la nature divine du Christ, puisque ses disciples les obtenaient également.

« Mais la question va s'éclairer d'une lumière puissante, et les affirmations du christianisme touchant l'immortalité acquerront plus de force et d'autorité, s'il est possible d'établir que ces faits dits « miraculeux » se sont produits dans tous les temps, particulièrement de nos jours, qu'ils sont le résultat de causes libres, invisibles, perpétuellement agissantes, mais soumises à d'immuables lois ; si, en un mot, nous voyons en eux non plus des miracles, mais des phénomènes naturels, une forme de l'évolution et de la survivance de l'être.

« C'est précisément là une des conséquences du spiritisme. Par une étude approfondie des manifestations d'outre-tombe, il démontre que ces faits ont eu lieu à toutes les époques, lorsque les persécutions ne leur faisaient pas obstacle ; que presque tous les grands missionnaires, les fondateurs de secte et de religion ont été des médiums inspirés ; qu'une communion permanente unit deux humanités en reliant les habitants de l'espace à ceux du monde terrestre.

« Ces faits se reproduisent autour de nous avec une intensité nouvelle. Depuis cinquante ans, des formes apparaissent, des voix se font entendre, des messages nous arrivent par voie typtologique ou d'incorporation, ainsi que par l'écriture automatique. Des preuves d'identité viennent en foule nous révéler la présence de nos proches, de ceux que nous avons aimés sur la terre, qui ont été notre chair et notre sang et dont la mort nous avait momentanément séparés. Par leurs entretiens, par leurs enseignements, nous apprenons à connaître cet au-delà

mystérieux, objet de tant de rêves, de disputes et de contradictions. Les conditions de la vie future se précisent dans notre entendement. L'obscurité qui régnait sur ces questions se dissipe. Le passé et l'avenir s'éclairent jusque dans leurs intimes profondeurs.

« Ainsi le spiritisme nous apporte les preuves naturelles et tangibles de l'immortalité, et par là il nous ramène aux pures doctrines chrétiennes, au fond même de l'Évangile, que l'œuvre du catholicisme et la lente édification des dogmes ont recouvert de tant d'éléments disparates et étrangers. Par son étude scrupuleuse du corps fluidique ou périsprit, il rènd plus compréhensibles, plus acceptables, les phénomènes d'apparition et de matérialisation sur lesquels le christianisme repose tout entier.

« Ces considérations feront mieux ressortir l'importance des problèmes soulevés dans le cours de cet ouvrage et dont nous présentons la solution, en nous appuyant à la fois sur les attestations de savants impartiaux et éclairés, et sur les résultats d'expériences personnelles, poursuivies depuis plus de trente ans.

« A ce point de vue, l'opportunité de ce travail ne saurait échapper à personne. Jamais le besoin de lumière sur des questions vitales. auxquelles se rattache d'une manière étroite le sort des sociétés, ne s'est fait sentir d'une façon plus impérieuse. Fatiguée des dogmes obscurs, des théories intéressées, des affirmations sans preuves, la pensée humaine s'est laissée, depuis longtemps, envahir par le doute. Une critique inexorable a passé au crible tous les systèmes. La foi s'est tarie dans sa source; l'idéal religieux s'est voilé. En même temps que les dogmes, les hautes doctrines philosophiques ont perdu leur prestige. L'homme a oublié à la fois le chemin des temples et celui des portiques de la sagesse.

« Pour quiconque observe attentivement les choses, les temps où nous vivons sont pleins de menaces. Notre civilisation paraît brillante, mais que de taches ternissent son éclat! Le bien-être et la richesse se sont répandus, mais est-ce par ses richesses qu'une société est grande? Le but de l'homme sur la terre est-il de mener une vie fastueuse et sensuelle? Non! Un peuple n'est grand, un peuple ne s'élève que par le travail, par le culte de la vérité et de la justice.

« Que sont devenues les civilisations du passé, celles où l'on ne s'occupait que du corps, de ses besoins, de ses fantaisies? Elles sont en ruines; elles sont mortes.

« Nous retrouvons précisément à notre époque les mêmes tendances dangereuses qui les ont perdues. Ce sont celles qui consistent à tout placer dans la vie matérielle, à donner pour fin et pour but à l'existence la conquête des jouissances physiques. La critique et la science matérialistes ont resserré les horizons de la vie. Elles ont ajouté aux tristesses de l'heure présente la négation systématique, l'idée accablante du néant. Et par là elles ont aggravé toutes les misères humaines; elles ont enlevé à l'homme, avec ses armes morales les plus sûres, le sentiment de ses responsabilités. Elles ont ébranlé jusque dans leurs profondeurs les assises mêmes du *moi*.

« Aussi, de proche en proche, les caractères s'affaissent, la vénalité s'accroît, l'immoralité s'étend comme une plaie immense. Ce qui était la souffrance est devenu le désespoir. Les cas de suicide se sont multipliés dans des proportions inconnues jusqu'ici. Chose monstrueuse, et qu'on n'avait jamais vue à aucune époque, ce fléau du siècle gagne même les enfants.

« Contre ces doctrines de négation et de mort, les faits parlent aujourd'hui. Une expérimentation méthodique, prolongée, nous conduit à cette certitude : l'être humain survit à la mort, et sa destinée est son œuvre.

« Des faits se sont multipliés, innombrables, apportant des données nouvelles sur la nature de la vie et l'évolution non interrompue de l'être. Ces faits, la science les a dûment constatés. Maintenant, il importe de les interpréter, de les mettre en lumière et surtout d'en dégager la loi, les conséquences et tout ce qui peut en découler pour la vie individuelle et sociale.

« Ces faits vont réveiller au fond des consciences les vérités endormies. Ils rendront à l'homme l'espérance avec l'idéal élevé qui éclaire et fortifie. En prouvant que nous ne mourons pas tout entiers, ils dirigeront les pensées et les cœurs vers ces vies ultérieures où la justice trouve son accomplissement.

« Par là, tous comprendront que l'existence a un but, que la loi morale est une réalité et qu'elle a une sanction; qu'il n'y a pas de souffrances inutiles, pas de travail sans profit, pas d'épreuves sans compensation, que tout est pesé dans la balance du divin justicier.

« Au lieu de ce champ clos de la vie, où les faibles succombent fatalement, au lieu de cette aveugle et gigantesque machine du monde qui broie les existences, et dont nous parlent les philosophies négatives, le Nouveau Spiritualisme fera apparaître, aux yeux de ceux qui cherchent et de ceux qui souffrent, la puissante vision d'un monde d'équité, de justice et d'amour, où tout est réglé avec ordre, sagesse, harmonie.

« Et par là la souffrance sera atténuée, le progrès de l'homme sera assuré, son travail sanctifié; la vie revêtira plus de dignité et de grandeur.

« Car l'homme a besoin d'une croyance autant que d'une patrie, autant que d'un foyer. C'est ce qui explique que des formes religieuses, caduques et vieillies, gardent encore leurs partisans. Il y a dans le cœur humain des tendances et des besoins qu'aucun système négatif ne pourra jamais combler. Malgré le doute qui l'étreint, dès que l'âme souffre, instinctivement, elle se tourne vers le ciel. Quoi qu'il fasse, l'homme retrouve la pensée de Dieu dans les chants de son berceau, dans les rêves de son

enfance comme dans les méditations silencieuses de son âge mûr. A certaines heures, le sceptique le plus endurci ne peut contempler l'infini étoilé, la course des millions de soleils qui se déroule dans l'immensité, ni passer devant la mort sans respect et sans trouble.

« Au-dessus des polémiques vaines, des disputes stériles, il y a une chose qui échappe à toutes les critiques, c'est cette aspiration de l'âme humaine vers un Idéal éternel qui la soutient dans ses luttes, la console dans ses épreuves, qui l'inspire aux heures des grandes résolutions; c'est cette intuition que derrière la scène où se déroulent les drames de la vie et le spectacle grandiose de la nature, une Puissance, une Cause suprême se cache, qui en a réglé les phases successives et tracé les lignes d'évolution.

« Mais où l'homme trouvera-t-il la voie sûre qui le conduira vers Dieu? Où puisera-t-il la conviction forte qui le guidera d'étapes en étapes, à travers les temps et l'espace, vers le but suprême des existences? En un mot, quelle sera la foi de l'avenir?

« Les formes matérielles et transitoires de la religion passent, mais l'idée religieuse, la croyance pure, dégagée de toutes formes inférieures, est indestructible dans son essence. L'idéal religieux évoluera, comme toutes les manifestations de la pensée. Il ne saurait échapper à la loi du progrès qui gouverne les êtres et les choses.

« La foi de l'avenir, qui surgit déjà du sein de l'ombre, ne sera ni catholique ni protestante; elle sera la croyance universelle des âmes, celle qui règne sur toutes les sociétés avancées de l'espace, et par qui cessera l'antagonisme qui sépare la science actuelle de la religion. Car, avec elle, la science deviendra religieuse et la religion deviendra scientifique. Elle s'appuiera sur l'observation, sur l'expérience impartiale, sur des faits mille fois répétés. En nous montrant les réalités objectives du monde des Esprits, elle dissipera tous les doutes, elle chassera les incertitudes; elle ouvrira à tous des perspectives infinies sur l'avenir.

« Il est dans la vie des peuples des heures solennelles. A certaines époques de l'histoire, il passe sur le monde des courants d'idée qui viennent arracher l'humanité à sa torpeur. Des souffles d'en haut soulèvent la grande houle humaine, et, par eux, les vérités oubliées dans la nuit des siècles sortent de l'ombre. Elles surgissent des muettes profondeurs où dorment les trésors des forces cachées, où se combinent les éléments rénovateurs, où s'élabore l'œuvre mystérieuse et divine. Elles se manifestent sous des formes inattendues; elles reparaissent et revivent. Comme des fantômes, elles inspirent l'étonnement, l'épouvante, aux intelligences à courtes vues. On dirait l'âme des traditions anciennes, les esprits des dieux, des héros, des prophètes qui sortent de la nuit. D'abord elles sont méconnues, raillées par la foule, mais elles poursuivent, impassibles, sereines, leur chemin. Et un jour vient où l'on est obligé de reconnaître que ces vérités méprisées, dédaignées, venaient offrir le pain de vie, la coupe d'espérance à toutes les âmes souffrantes et déchirées, qu'elles nous apportaient une base nouvelle d'enseignement et peut-être aussi un moyen de relèvement moral.

« Telle est la situation du Spiritualisme moderne, en qui renaissent tant de vérités oubliées depuis des siècles. Il résume en lui les croyances des sages et des initiés antiques, la foi des premiers chrétiens et celle de nos pères les Celtes; il reparaît sous des formes plus puissantes pour diriger une étape nouvelle et ascendante de la marche de l'humanité. »

Grâce au grand labeur de l'infatigable auteur d'*Après la mort* et de *Pourquoi la vie?* les sceptiques ne pourront persister à nier les splendeurs de nos doctrines; — les hésitants seront affermis — et ceux qui déjà marchaient à grands pas dans le chemin de la vérité à la conquête des réalisations sociales redoubleront d'ardeur. Et nous verrons tous les vertus chrétiennes, comme une rosée féconde régénérer les consciences et conduire en hâte l'humanité vers le bonheur. H. B.

A LA VILLA DES PALMIERS

(*Suite.*)

— Pour son malheur? répéta Prétextat du ton dont on repousse une offense imméritée.

Mais sans prêter attention à l'émotion du jeune homme, Orion continua avec un sourire :

— Je ne veux certes pas amoindrir ta valeur, mais rappelle-toi nos entretiens après l'orgie et pendant ta convalescence : je t'ai prouvé alors que si tu as de bonne qualités, tu as aussi bien des défauts, et qu'en amour tu préfères celui qui exige tout pour soi. Donc il te faut encore travailler sur toi-même pour acquérir le sentiment divin qui, plein d'abnégation, d'indulgence, de patience, se sacrifie complètement soi-même, ne songeant qu'à l'être aimé. Le mariage, mon fils, est une alliance sacrée, bien plus grave encore dans ses conséquences que ne le supposent les hommes qui, frivolement, l'ont ravalé et dégradé en le ramenant à un calcul d'intérêt ou à la satisfaction d'instincts brutaux. L'union de deux êtres intelligents pour la vie est une école d'éducation réciproque laquelle, selon les circonstances, les ennoblit ou les conduit lentement à l'avilissement, car le

mal est contagieux, et l'influence pernicieuse envahit et gangrène l'âme du plus faible. La raison est une bonne et sage conseillère, mais dans le mariage, c'est l'amour désintéressé et pur qui doit jouer le premier rôle; c'est lui qui forge les liens indestructibles, soutient dans les épreuves inévitables et sauve les peuples de la décadence sociale et morale. Seulement dans la famille chaste et honnête naissent ces hommes et ces femmes dont s'enorgueillit la patrie; la dissolution des liens de famille est le signal précurseur de la fin d'un empire, d'une civilisation entière parfois, tu as pu t'en convaincre à Rome, en voyant ce peuple romain qui ne produit plus de ces grands hommes dont il était si fécond autrefois. Gouverné par des barbares, assiégé à toutes ses frontières par ses sauvages voisins, l'empire s'écroulera bientôt, envahi par eux, et c'est le christianisme, avec sa foi pure, sa famille rigide et chaste, son mépris des choses terrestres, qui s'élèvera sur les décombres du vieux monde, et régnera... jusqu'à ce que, lui aussi assombri et dénaturé par les hommes, il produise une génération perverse, dissolue, niant toute foi, tout devoir, se moquant de tout ce qui est honnête. Alors le spectacle actuel se reproduira fatalement; la dissolution des mœurs sapera la famille, ce foyer de paix, à l'ombre duquel mûrissent tous les grands et nobles sentiments; les époux, unis seulement par l'intérêt, seront des ennemis acharnés qui s'exploiteront et se trahiront sans pitié. Et que deviendront les êtres élevés par des femmes indignes de ce nom? C'est à la femme qu'il incombe d'inculquer aux jeunes âmes l'aspiration vers un idéal auquel, par nature, l'homme est moins sensible. Heureux celui qui cherche et trouve dans sa compagne l'élément attendrissant qui adoucit ce qu'il y a en lui de trop dur et de trop matériel; heureux celui qui malgré tous les déboires de la vie, sait garder dans son intérieur un coin du ciel!

Orion se tut, et son regard rêveur se perdit dans le lointain. Anxieux et impressionné, Prétextat l'avait écouté sans l'interrompre.

— Je me suis laissé entraîner par une vision d'avenir loin du sujet principal de notre entretien, reprit le savant avec un sourire; mais si tu as bien compris que l'union de deux âmes pour la vie n'est pas un jeu d'enfant, je ne regrette pas ma digression.

— Sans doute, père, j'ai gravé dans mon cœur chacune de tes paroles, et c'est animé du ferme et sérieux désir de rendre Siomara heureuse, que j'aspire à la conquérir.

— Je ne doute pas de tes bonnes intentions, mais le cas qui nous occupe est très épineux, et je crois de mon devoir de t'éclairer sur les difficultés qui t'attendent immanquablement si vraiment tu veux donner le bonheur à Siomara, condition indispensable pour un concours quelconque de ma part, car je protège cet enfant, et ce n'est pas pour toi seul qu'au banquet de la vie est servi ce qui te plaît. L'âme de Siomara est malade, assombrie, elle a perdu l'équilibre et le malheur l'a aigrie; en outre, la perte de l'homme qu'elle a aimé par toutes les fibres de cette âme, y a laissé un vide qu'on ne peut combler brusquement. Maintenant, auras-tu le courage et surtout la patience de guérir peu à peu ces plaies invisibles, de soutenir d'une main aimante et habile ce cœur découragé? Pourras-tu oublier que tu n'as pas affaire seulement à une femme jeune et belle que tu désires posséder, mais à une malade qui ne répond pas à tes sentiments, qu'il te faut gagner pas à pas, à force de patience et d'affection, et non rebuter par des prétentions, du mécontentement et d'aigres paroles? Eh bien! la perspective d'une si lourde responsabilité ne t'effraye-t-elle pas?

— Non, père, je comprends que l'amour de Siomara peut seulement être la récompense de mes bonnes aspirations, le fruit, en quelque sorte, de sa gratitude; mais je sais aussi que c'est dans le milieu connu où elle a passé son enfance, sous l'effluve vivifiant de mon affection et de celle de ma mère, qu'elle renaîtra le plus vite à la vie, retrouvera l'équilibre et la foi dans l'avenir. Ce que j'ai imploré de ta puissance, c'est seulement d'effacer l'acuité de sentiment qu'elle ressent pour moi, de la rendre assez calme et impartiale pour me juger sans parti pris; le reste, je le lui prouverai moi-même.

Orion ne répondit rien, et pendant plusieurs minutes songea profondément, puis il dit :

— Va, et retire-toi dans le cabinet qui ouvre derrière la statue d'Apollon; je vais appeler Siomara et tu seras témoin de notre entretien; j'essaierai de la persuader, mais rien de plus.

(*A suivre*). J.-W. Rochester.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.